

Image du futur? Pas si sûr

Yves Rousseau

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22729ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (1993). Image du futur? Pas si sûr. *24 images*, (68-69), 70–71.

La télé

IMAGES DU FUTUR? PAS SI SÛR

par Yves Rousseau

L'utilisation assidue des oripeaux du réel fait partie intégrante des canons télévisuels et cinématographiques. Les séries traitant de l'époque contemporaine offrent un présent immédiat tellement reconnaissable, où les référents sont si transparents — commandite oblige — qu'on semble parfois plus proche de la réalité que de la fiction: un quotidien montréalais pour *Scoop*, une équipe de hockey québécoise pour *Lance et compte*. La représentation du passé n'échappe pas elle non plus à une révision dictée par le prêt-à-porter idéologique du moment, où on en apprend autant, sinon plus sur l'esprit du temps présent que sur le passé en tant que tel. Les drames «historiques» monumentaux de Cecil B. De Mille sont davantage une sorte de document sur l'évolution des codes de censure hollywoodiens entre 1915 et 1955 que sur la vie des Hébreux et des Égyptiens de l'Antiquité.

Les téléseries locales à gros budget, souvent tournées vers le passé (pensons à *Sbehaweb*, *Montréal P.Q.* et autres *Au nom du père et du fils*), deviennent les substituts des cours d'histoire qui ne se donnent plus dans les écoles. Ces «cours d'histoire» doivent une partie de leur popularité à leur articulation fort synchrone avec les courants qui drainent actuellement l'imaginaire collectif (revendications amérindiennes, enfants de Duplessis, à quand l'environnement?). Les scénaristes savent se retourner promptement et allonger les nouveaux épisodes bien plus vite que ne se recyclent les manuels scolaires. Le principe en soi n'est pas plus

mauvais qu'un autre et si l'école en tant qu'institution se sent menacée, elle a sa part de responsabilité par son attitude longtemps dogmatique et autoritaire comme seule dispensatrice du savoir. Certains esprits forts, un tantinet nostalgiques de la férule du cours classique (ah! le bon vieux temps où la majorité de ceux qui avaient accès aux études supérieures savaient écrire correctement et pouvaient réciter du Lamartine, t'en souvient-il?) croient pouvoir renverser la vapeur du train de l'iconophilie par un sursaut de rigueur toute patriarcale. La réalité est autre. Elle est devenue fluide, indécise, changeante au gré des coups de cœur, sans cesse différée par la représentation, en un mot, médiatisée, avec une seule certitude: le salut dans la consommation.

La télévision et le cinéma sont devenus les plus redoutables concurrents des maisons d'enseignement. La lutte est inégale car l'audiovisuel possède la faculté de faire voir les choses, la même image pour tous. L'histoire est non seulement dramatisée, fictionnalisée mais actualisée. Le passé se conjugue au présent, ici et maintenant, dans chacune des salles de cours individuelles que sont les salons de nos chaumières. Les élèves ne peuvent évidemment pas poser de questions, il n'y a pas de professeur pour y répondre: il n'y a que les acteurs de l'histoire. Les élèves ont cependant la télécommande et peuvent zapper le cours s'il est plate. L'histoire a donc intérêt à être palpitante.

Plusieurs l'ont compris et jouent le jeu, la plupart l'acceptent sans trop chercher à le com-

prendre puisque cette réalité a une carapace molle, qui ne tolère pas plus le questionnement et le doute que ne le fait le dogmatisme des idéologies dures, qu'elles soient anciennes (staliniennes, religieuses) ou récentes (féministes, écologistes). Peu importe si l'image est un leurre, le voir s'est substitué au savoir. Des cinéastes américains parmi les plus malins et les plus talentueux mènent à leur façon ce déplacement de la salle de cours vers la salle de visionnement. Spike Lee et Oliver Stone ne cachent pas leurs visées pédagogiques avec *Malcolm X* et *JFK*. En effet, leurs films sont faits pour divertir et informer en même temps. Mais information n'est pas connaissance, c'est savoir qu'il se passe quelque chose, de là à savoir vraiment ce qui se passe, comment et pourquoi ça se passe, c'est une autre affaire. Au bout du compte, si Spike Lee a déclenché une véritable passion pour Malcolm X, qu'en restera-t-il une fois retombée la poussière? Un look? Des casquettes et des t-shirts?

Oliver Stone, qui en plus de faire des films et d'avoir une conscience historique et une vocation de pédagogue, délaisse momentanément les années 60 et pousse un peu plus loin son exploration des marges temporelles de l'Amérique contemporaine en produisant la série télé *Wild Palms*, se déroulant en Californie dans un futur proche (2007). Au cœur des enjeux de *Wild Palms*, une féroce lutte de pouvoir par et pour les images. Après *Twin Peaks*, sommes-nous prêts pour de la télé qui se veut «d'avant-garde»? D'autant plus que *Wild Palms* demandera un

grand effort de concentration au téléspectateur. J'ai pu voir les épisodes expurgés des pauses commerciales et c'était parfois diablement obscur, comme si on sacrifiait la cohérence à l'effet, comme dans un clip ou une pub.

Harry (James Belushi), Grace (Dana Delany) et leurs deux enfants coulent des jours en apparence tranquilles dans une résidence cossue d'une banlieue de L.A. Harry est avocat et sur le point de devenir partenaire de son cabinet. Jusqu'ici tout a l'air bien parti sous les palmiers pour ce banal yuppie. Pourtant, des choses étranges se passent. Des gens se font tabasser en plein jour dans les beaux quartiers, les enfants sont rivés à l'écran de télé, Harry n'a plus tout à fait la cote au bureau et surtout, il fait souvent ce cauchemar où il rencontre un rhinocéros. Une ancienne maîtresse le relance pour qu'il retrouve son fils disparu et Harry est entraîné à son corps défendant dans un cauchemar éveillé où tout le monde, femme et enfants compris, en sait plus long que lui. Il n'est qu'un pion sur l'échiquier de la réalité virtuelle orchestrée par un sénateur (Robert Loggia) et sa bande de sbires, les Fathers, qui ne visent rien de moins que l'immortalité et le contrôle des esprits par des émissions holographiques mises au point par le Wild Palm Group et diffusées par Channel 3, propriétés du sénateur.

Si la série de Stone (écrite par Bruce Wagner) se situe dans le futur, c'est encore une fois du présent qu'il s'agit. La guerre d'images est commencée, la réalité virtuelle et l'interactivité progressent à grands pas, le multimédia sera bientôt opéra-

tionnel. Le XXI^e siècle californien de *Wild Palms* est aux antipodes de celui de *Blade Runner*. Il fait beau, pas de pollution, les immeubles sont bien entretenus, au lieu de faire des robots qui ressemblent à des humains, on cherche à faire des robots avec les humains, ce qui est techniquement plus facile. Curieusement, on ne voit pas de Latinos (ils sont actuellement plus de 4 millions en Californie) et peu de Noirs; mais l'influence orientale est accentuée. Les Friends, groupe libertaire clandestin qui lutte contre les Fathers, sont d'ailleurs très japonisants et leurs repaires sont les seuls lieux délabrés en ville: un ghetto genre alternatif et une bibliothèque publique.

Là où c'est franchement ridicule (comme dans presque toutes les tentatives pour illustrer le look du futur) c'est dans la direction artistique. Tout le monde roule en bagnoles de collection sorties des années 60, tout comme la musique, les hommes portent des complets avec faux-col et cravate comme au début du XX^e siècle, les femmes c'est n'importe quoi, les téléés ont encore un écran 4/3 et les Friends ont le look hippie et rappellent les rebelles antitélé de *They Live* de John Carpenter.

Wild Palms est conçue par des cinéphiles. Les allusions abondent, on se demande quel âge peut avoir Jack Nicholson; on présente *Duck Soup* des Marx Brothers (une satire sur le totalitarisme) à la télé, pas colorisé en plus. La doctrine esthétique prônée par le sénateur est le new realism (dont le slogan «Long live the new realism» rappelle

étrangement le «Long live the new flesh» du film *Videodrome* de Cronenberg, sur un thème similaire); plusieurs références à *The Shining* rappellent que ce film reste l'étalon indiscutable du cinéma fantastique; une des scènes montre un Oliver Stone grisonnant, interviewé à un talk show par un animateur qui lui dit à peu près ceci: «Quinze ans après *JFK* les dossiers sont ouverts, vous aviez raison, êtes-vous amer?» mais la caméra s'éloigne du poste de télé et on perd la réponse de Stone.

Certains personnages deviennent des junkies de réalité virtuelle et ne peuvent plus se passer des lunettes spéciales qui ouvrent les portes d'un monde fantasmagique (comme dans *Until the End of the World*), filmé par une steadycam à vous

donner le mal de mer, en grand angulaire et éclairage surexposé. La mise en scène reprend quantité d'effets de caméra tournoyante, agaçants à la longue mais les éclairages sont souvent d'une grande beauté. Le clou technologique de *Wild Palms*, ce sont les émissions holographiques de Channel 3, qui rendent obsolète le concept même d'écran. Les personnages du soap que vous écoutez sont projetés en 3D dans votre salon, se chamaillent devant vous, peuvent s'asseoir sur le sofa à côté de vous. Ils s'intègrent à votre décor comme n'importe quelle présence réelle grâce à des capteurs qui modulent la projection en fonction de la topographie des lieux.

Après d'horribles épreuves, Harry s'en sortira, mais pas

indemne. La démarche de Stone fait qu'Harry est le seul personnage à qui se raccrocher car c'est celui qui au départ en sait le moins. Son odysée dans l'univers du faux et du factice est la nôtre à travers la jungle des images. Au départ, sa naïveté n'a pas de bornes et il croit tout ce qu'il voit; devenant plus critique, il comprend que la réalité peut se dissoudre dans sa représentation, mais ne va pas jusqu'à réaliser que La Réalité elle-même est un leurre. À preuve son souhait lorsqu'il a vaincu ses ennemis de se retirer dans «une petite ville à la Norman Rockwell, avec des camions de pompiers bien rouges, un endroit où les gens respectent la réalité». Harry n'a pas vu *Blue Velvet*. ■



Oliver Stone (ici sur le tournage de *JFK*) poursuit son exploration des marges temporelles de l'Amérique contemporaine en produisant la série télé *Wild Palms*.